

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abrevoir, 25 (côté de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et on reçoit les annonces, à Paris, chez M. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENTS : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs 50 ; six mois, 14 francs ; un an, 25 francs.

ROUBAIX, 4 JUILLET 1868.

Bulletin politique.

La question serbe qui pouvait devenir une cause de complications si la candidature du prince Alexandre Karageorgewitch ou celle et surtout celle de Nicolas de Montenegro avait prévalu, a été tranchée par un vote de la Skuptchina, en faveur du prince Milan qu'elle a proclamé prince de Serbie sous le titre d'Obrenovitch IV. MM. Brznavatz, Ristitch et le sénateur Gavrilovitch ont été élus membres du conseil de régence chargé du gouvernement de la principauté jusqu'à la majorité du nouveau souverain.

Les principes politiques de ces trois personnages sont entièrement conformes à ceux du prince Michel dont les sympathies pour l'Autriche et les puissances occidentales ainsi que les procédés conciliants vis-à-vis de la Turquie étaient bien connus. Il y a donc tout lieu de croire que le Porte reconnaîtra Obrenovitch IV dont elle sait l'élection agréable aux puissances amies et dont la majorité lui permettra d'ailleurs d'exercer une plus grande influence dans la direction des affaires de Serbie que la chose ne lui serait possible sous un prince majeur.

Le règlement de la question d'hérédité en Serbie fait donc disparaître un point noir de l'horizon politique. A cela près la situation générale de l'Europe reste la même. Nous signalons cependant comme un indice possible d'un changement de politique à Saint-Petersbourg le langage assez matoué de la presse gouvernementale en Russie. Après avoir longtemps célébré les bienfaits d'une alliance russo-prussienne et même russo-prusso-italienne, cette presse s'en prend aujourd'hui à l'ambition de la Prusse, de la situation tendue de l'Europe, et rêve l'union de l'Empereur Napoléon et d'Alexandre II comme la suprême garantie de la paix.

Croit-on, dit le Courrier Russe, que la Russie puisse désirer vivement voir continuer sur sa frontière occidentale une puissance militaire de 50 millions d'habitants dont les intérêts ne sont nullement

communs avec les siens? Nous n'avons jamais vu incliner vers une alliance prusso-russe; nous admettrions plutôt, en prévision de l'unification allemande, une alliance franco-russe. Qui menace la paix de l'Europe? La Prusse. Qui fait-il contourner? La Prusse. C'est contre l'ambition de la Prusse qu'il faut s'allier. Il est temps de ne plus se laisser entraîner à cette attraction du succès qui depuis deux ans tient l'Europe en anse.

Ce langage serait-il destiné à préparer le succès de l'entrevue à Kissengen que le Czar, a dit-on, demandée à l'Empereur Napoléon par l'intermédiaire de M. de Sackelberg?

Quoi qu'il en soit, le roi de Prusse a déclaré aux habitants de Francfort que la consolidation de la nouvelle situation sera désormais sûre et rapide et que tout espoir de voir cette situation menacée ne repose plus que sur une vaine illusion.

Sir Robert Napier est arrivé à Londres jeudi dans la matinée. Par une attention des plus délicates, le Parlement avait attendu le retour du vainqueur de Magdala pour lui voter des remerciements, ainsi qu'à l'armée et à la flotte qui ont participé à l'expédition d'Abyssinie. Ces remerciements ont été votés avec enthousiasme par les deux chambres. A la chambre des communes, la motion relative à cet hommage a été faite par M. Disraeli et, chose qui prouve de quelle hauteur, de l'autre côté du détroit, le patriotisme et le sentiment national dominent les querelles et les rancunes des partis, M. Gladstone s'est levé le premier pour appuyer vivement la proposition de son adversaire politique.

Nous avons sous les yeux le texte *in extenso* de la bulle de convocation du concile oecuménique. Ce document, dans son intégralité, concorde de tout point avec le résumé déjà transmis par le télégraphe.

Après la vote de plusieurs projets de loi d'intérêt local, le Corps législatif a repris hier la discussion du budget.

C'est M. Thiers qui a pris la parole pour répondre à M. Magne.

J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Monsieur le directeur du Journal de Roubaix,

Paris, 2 juillet.

On serait tenté de croire que c'est l'ambassade de Sadowa qui réveille les préoccupations et les appréhensions belliqueuses. Le dernier discours du général De Moltke, la concentration des troupes prussiennes du côté des provinces rhénanes, les échos du camp de Châlons, voilà des raisons qui, dans les conversations publiques, s'ajoutent à celles que l'on peut entendre se exposer avec une certaine vigueur dans les couloirs de la Chambre: le budget actuel, disent bon nombre de députés, parmi lesquels sont des membres de la majorité, n'est pas un budget de paix et l'on ne peut espérer qu'il se solde en équilibre; il faut que l'on seche à quoi s'en tenir et qu'il soit pris une résolution définitive, ou bien faire la guerre ou bien désarmer.

Malheureusement, on suit une voie toute contraire à celle qui mène au désarmement et à la diminution des dépenses; et nous y sommes tellement engagés que nous ne pourrions en sortir sans danger. Il est peut-être utile que les bruits belliqueux se produisent au moment même de la discussion du budget pour provoquer des explications. Selon les uns, une guerre est inévitable au début de l'hiver; selon les autres, elle ne peut s'engager avant le mois de février, parce que c'est seulement à cette époque que nous serons complètement prêts. A ces affirmations, on assure que M. Rouher répondra une fois encore par des affirmations contraires.

Ce qui fait précisément que la situation actuelle n'a pas de semblable dans les dernières années, c'est que toutes les déclarations pacifiques des gouvernements ne peuvent effacer des esprits la conviction que les difficultés pendantes, entre les cabinets, seront réglées seulement par la guerre. Pendant un mois, pendant deux mois, on se rejouit de savoir que le conflit est ajourné au moins à l'année suivante; puis, de nouveaux faits ramènent toujours les mêmes inquiétudes.

Le monde des affaires vit au jour le jour, (je parle des affaires financières) et la hausse que l'on peut admirer depuis plusieurs mois a pour triste pendant de nombreux déconforts. Ainsi qu'on l'avait prévu, la liquidation de fin juin est

signalée par de nombreux désastres; il y a, si je ne me trompe, environ 75 maisons de confiance; on dit qu'il y en a un tiers qui sont gravement compromises. On parle aussi d'agents de change qui auraient subi des pertes énormes; mais je ne puis vous répéter les noms et les chiffres que l'on prononce tout haut à la Bourse.

Le discours de M. Thiers n'a pas produit l'effet que l'on en attendait: on l'a trouvé faible... relativement bien entendu. Ce qui a peu été le plus porté de tout le discours de M. Thiers, c'est le passage dans lequel il a de nouveau affirmé la nécessité de modifier la Constitution. On a remarqué aussi que M. Thiers, tout en se prononçant pour le maintien de la paix, a rendu justice à l'activité des ministères de la guerre et de la marine.

On a remarqué que M. Thiers était monté à la tribune avec un paletot gris et un pantalon blanc. C'est, dit-on, la première fois que cela lui arrive. On peut du reste constater que certains honorables ont une tenue très négligée. M. Jules Favre se promène à légèrement dans les couloirs avec une jaquette d'orléans noir et un pantalon de couli gris. L'habit noir et la cravate blanche deviennent de plus en plus rares.

Hier et aujourd'hui, on disait à la Chambre que l'Empereur avait très-nettement formulé son intention de ne pas dissoudre le Corps législatif après la session. Je me borne à constater le bruit qui a circulé.

On m'affirme que le voyage du prince Napoléon n'a donné lieu à aucun échange de dépêches entre la Russie et la France. Quant au prince, il est certain qu'il n'avait jamais reçu d'ovations pareilles à celles qui l'attendaient en Roumanie.

L'International fait une révélation piquante: son numéro du 26 juin avait été saisi avant d'être distribué, et cependant un paragraphe d'environ 20 lignes était textuellement reproduit le 30 juin, par le Pays qui l'avait fait précéder de cette mention: « On lit dans beaucoup de journaux », probablement pour ne pas laisser croire que le Pays puisse recevoir communication des journaux saisis.

Sir Napier, le vainqueur de Theodoros, a passé seulement 24 heures à Paris. Le fils de Theodoros ne l'accompagnait pas.

CH. CAHOT.

Paris, 3 juillet.

M. Magne a répondu hier à M. Thiers; la majorité a accueilli ses explications par de bruyantes marques d'approbation, et le

Constitutionnel nous annonce ce matin que de tous les raisonnements, de toutes les critiques, de toutes les accusations de M. Thiers, rien, absolument rien, n'est resté debout. Si le Constitutionnel dit vrai, il est bien étonnant que M. Emile Olivier ait été assez audacieux pour monter en scène à la tribune pour critiquer les finances et la politique du gouvernement. Il a reproché au ministre la satisfaction que lui inspire la situation financière, prédisant que, si nous ne pouvons plus être menacés de la banqueroute, nous avons à redouter les pires excès, puis, pour caractériser la politique du gouvernement, il a dit que c'était l'entêtement dans l'indécision. C'est à cette indécision qu'il attribue les fautes politiques et le déficit budgétaire.

Vous savez bien que la majorité de la Chambre n'a pas fait un bon accueil à ce discours très vif et agressif.

Aujourd'hui, M. Thiers a dû répondre à M. Magne; peut-être M. Magne répondra-t-il; mais ce n'est probablement que demain que M. J. Simon, M. J. Favre et M. Rouher prendront la parole. Les billets de tribunes hautes et basses sont très-recherchés et bon nombre de députés ont dû faire beaucoup de mécontentes. La Chambre est plus nombreuse; beaucoup d'honorables qui avaient obtenu des congés ou qui étaient simplement absents, se tiennent régulièrement à leurs bancs.

On cause toujours à la Chambre des élections futures, car on ne sait si elles sont prochaines ou éloignées, et les informations les plus contradictoires sont recueillies. M. Rouher, disent les uns, aurait complètement échoué dans son projet de faire dissoudre la Chambre, mais son crédit n'en a pas subi la moindre atteinte; au contraire, il est plus grand que jamais, et la preuve, c'est qu'on fait courir le bruit qu'il sera nommé non pas archi-chancelier, mais vice-président du conseil des ministères. Les élections, disent les autres, sont en principe fixées au mois d'octobre; mais le gouvernement ne peut réviser ses décisions à cet égard, pas plus qu'il ne peut à l'avance révéler ses secrets diplomatiques au sujet d'un conflit éventuel.

Pour notre part, nous n'avons pas d'idée arrêtée au sujet des élections futures; mais nous regardons comme invraisemblable la nomination de M. Rouher à la fonction prépondérante que supposerait le titre de vice-président du conseil des ministères. En dépit des démentis qui sont venus des divers côtés, nous persistons à

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 5 JUILLET 1868.

LE BOUQUET DE VIOLETTES.

NOUVELLE.

Donc Georgette était un beau pauvre fille. car elle n'avait rien, et ce qui est plus tri te encore, elle n'avait personne. Elle était orpheline!

O phélie! dix huit ans!

Oh! jeunes filles! êtes-vous heureuses, irréparablement, que celui là! Que Dieu vous preserve d'être orpheline à dix-huit ans! A cet âge où plus que jamais la protection d'un père et la tendresse d'une mère doivent être le bûcher qui défend, et le flambeau qui éclaire une âme faible et ignorante.

Georgette était orpheline; elle travaillait beaucoup; et, en travaillant du matin au soir, elle gagnait vingt sous par jour.

Vingt sous par jour, pour se loger, se vêtir, se nourrir.

Une chambre, des habits et du pain, tout ce a pour vingt sous et à Paris!

En vérité, c'est trop de choses pour si peu d'argent, et dans une si belle ville.

Et pourtant l'ouvrière ne faisait pas de dettes, les dettes, ce fleau des grands comme des petits ménages.

Comment s'arrangeait elle? Comment vivait-elle? C'était un secret entre elle et Dieu.

Mais, si elle n'avait pas de dettes, l'enfant ne prenait pas plus de plaisir; c'est que le plaisir coûte plus cher que le loyer, le pain et la robe.

Son seul bonheur était d'avoir des fleurs, et vous comprenez qu'elle ne pouvait souven se permettre ce luxe.

Quand elle possédait un bouquet, elle le soignait avec amour, et l'économisait, pour parler ainsi, comme une robe neuve.

Dans les beaux jours, elle consacrait jus-

qu'à deux sous par semaine à l'achat d'une branche de lilas ou d'une touffe de roses; et qu'elle était heureuse, la blonde enfant, quand elle avait acheté le bouquet hebdomadaire, seul ornement qui décorât sa modeste demeure.

C'était le 8 avril, un jour de terme! maigris jour pour ceux qui habitent en haut des maisons.

Son à sou, en trois mois, l'économe lingère avait amassé VINGT FRANCS! car elle payait quatre francs par an de loyer! Quatre francs! c'est beaucoup, quand on gagne vingt sous par jour.

C'était à la fin de la semaine; la provision du lendemain était faite, le propriétaire content; le dimanche, Georgette devait toucher l'argent de son travail, argent bon, argent sacré, car elle était justement fière, et tout compté fait, il lui restait deux sous. Deux sous, c'étaient des fleurs pour toute la semaine; des fleurs; c'est à dire, pour la jeune recluse, le printemps dans un verre d'eau.

Il n'était pas encore nuit, mais il ne faisait déjà plus jour; l'ouvrière en attendant que l'heure d'allumer sa lampe fût venue, pouvait prendre quelques instants de repos.

Elle sortit donc pour acheter des fleurs. Qu'achètera-t-elle, la gentille enfant? Sera-ce la giroflée au parfum pénétrant? Sera-ce le lilas à peine ouvert, le lilas qui retombe en grappes odoriférantes ou se dresse en panache pyramidal, ou la rose pompon à peine née.

Non, ce qu'il faut à la jeune fille, c'est une fleur sans prétention, simple comme elle, et ayant toujours comme elle, un parfum de candeur et d'innocence.

Elle achètera donc un bouquet de violettes, un joli bouquet qu'elle choisira avec autant de soin qu'une autre en mettra dans l'emporte d'une toilette de printemps.

Voilà donc Georgette, son bouquet à la main, et aspirant avec des larmes que lissent échapper les cent fleurs innocentes; trois feuilles vertes encadrent ce bouquet parfumé dont ses doigts retablissent la régularité.

Comme elle paraît heureuse! si heureuse que ses passants la remarquent et murmurent: Delicieuse enfant, délicieux bouquet!

Sans ce bouquet, Georgette serait incomplète, et sans Georgette, le bouquet serait inachevé, tant il y a d'harmonie entre la fleur, image de la jeune fille, et la jeune fille, incarnation de la fleur.

Mais Georgette s'arrête, ses yeux se voilent; qu'est-ce donc?... Aurait-elle vu dans son trésor quelques pétales fanés? ou ce jeune homme, qui semble la suivre, lui aurait-il tenu un mauvais propos? Mais non, le bouquet est trop frais, et la modestie est trop empreinte sur le visage de la jeune fille pour cela.

Qu'a-t-elle donc vue? qu'a-t-elle donc entendu?

Hélas! elle a vu une pauvre femme accroupie dans l'angle d'une porte; elle a entendu les paroles plaintives d'une mendicante. Instinctivement, l'orpheline s'est foulée, mais sa poche est vide; elle l'avait oubliée.

Une larme roule sur ses joues rougissantes.

— Je n'ai rien, répond-elle à la femme; je n'ai rien! Oh! que cela est douloureux

à avouer pour celui qui veut donner! c'est la plus grande douleur de la pauvreté.

Elle va donc quitter la place en murmurant encore toute honteuse: Je n'ai rien!

Mais une pensée lui vient au cœur, une pensée bénie; elle regarde une dernière fois son bouquet; elle le porte à ses lèvres, et puis le donne à la mendicante, en disant avec un douloureux regret: Je n'ai rien... je n'ai que ce-là! Et elle s'éloigne, le cœur gros peut-être, mais satisfait assurément.

Un riche eût donné quelque menue monnaie, elle a, elle, donné son bonheur de huit jours. — N'est-ce pas là une aumône digne des anges?

Louise Raymond, ouvrière, jeune et belle, sage et laborieuse, avait épousé par inclination George Duval, teneur de livres, rangé, économe et aimant. C'était un ménage bien uni. Le gain de chacun suffisait aux besoins du jour, et à la fin du mois, quelques économies étaient mises en réserve pour l'avenir.

— L'avenir! mot rempli d'incertitudes et de terreurs, chargé de craintes et de malheurs; voix prophétique qui crie toujours, mais hélas souvent en vain: Epargne et prie.

Au bout de deux ans d'une union heureuse, Louise Duval mit au monde une fille; elle fut baptisée du nom de Georgette; mais en leur envoyant cette joie, Dieu éprouva cruellement ces deux chrétiens: la pauvre mère perdit la vue. Et comme un malheur semble ne vouloir jamais venir seul, par suite de la faillite de

Georgette était un beau pauvre fille. car elle n'avait rien, et ce qui est plus tri te encore, elle n'avait personne. Elle était orpheline!

O phélie! dix huit ans!

Oh! jeunes filles! êtes-vous heureuses, irréparablement, que celui là! Que Dieu vous preserve d'être orpheline à dix-huit ans! A cet âge où plus que jamais la protection d'un père et la tendresse d'une mère doivent être le bûcher qui défend, et le flambeau qui éclaire une âme faible et ignorante.

Georgette était orpheline; elle travaillait beaucoup; et, en travaillant du matin au soir, elle gagnait vingt sous par jour.

Vingt sous par jour, pour se loger, se vêtir, se nourrir.

Une chambre, des habits et du pain, tout ce a pour vingt sous et à Paris!

En vérité, c'est trop de choses pour si peu d'argent, et dans une si belle ville.

Et pourtant l'ouvrière ne faisait pas de dettes, les dettes, ce fleau des grands comme des petits ménages.

Comment s'arrangeait elle? Comment vivait-elle? C'était un secret entre elle et Dieu.

Mais, si elle n'avait pas de dettes, l'enfant ne prenait pas plus de plaisir; c'est que le plaisir coûte plus cher que le loyer, le pain et la robe.

Son seul bonheur était d'avoir des fleurs, et vous comprenez qu'elle ne pouvait souven se permettre ce luxe.

Quand elle possédait un bouquet, elle le soignait avec amour, et l'économisait, pour parler ainsi, comme une robe neuve.

Dans les beaux jours, elle consacrait jus-